

Préface de Roh Kyeong-Shik

SALUT À VOUS, QUI ME LISEZ EN FRANÇAIS !

C'est un vrai plaisir de pouvoir vous exprimer ici tout le bonheur que j'éprouve à l'occasion de la traduction et de l'édition de mon théâtre en français, une de ces langues qui comptent comme des phares universels, avec l'anglais, l'espagnol, l'allemand, le russe, ou le chinois. Je me sens comme une jeune mariée au soir de ses noces, mise à nue et jetée dans les bras du marché culturel international des lettres et des arts... Vous imaginez ça ? C'est pour vous dire si mon petit cœur se serre dans ma poitrine jusqu'à la taille d'un pois chiche qui sonne son grelot en chamade, *tugùn tugùn*, et si mon visage enfiévré me brûle comme fardé avec des braises : mais au fond de moi, ce sont la fierté et l'orgueil qui m'envahissent. J'aimerais tant qu'on reconnaisse ma beauté intérieure et ma droiture morale.

Comme tout le monde le sait, la Corée n'occupe pas une bien grande place en Asie du Nord-Est, mais si l'on nous compare aux géants qui nous entourent, Chine et Japon, force est de nous accorder une histoire vieille de cinq mille ans, et une formidable culture. Les Coréens se sont forgés non seulement leur propre langue, mais aussi, fait unique dans l'histoire, leur propre alphabet, le *hangül*, cet alphabet coréen mis en place voici plus de cinq cents ans. Difficile de nier qu'il s'agisse d'un peuple de haute civilisation.

Et pourtant, cela n'a pas empêché, au tournant du xx^e siècle, l'ingérence des puissances occidentales et l'invasion colonisatrice du Japon, qui ont causé d'énormes souffrances et nous ont fait subir de terribles épreuves. Et puis le monde a été plongé dans les affres des combats entre blocs idéologiques, avec les effets dévastateurs

de la guerre froide, source de la guerre de Corée, et de la division en deux de notre pays qui nous emplit aujourd'hui encore de chagrin et de colère. Au résultat, nous sommes le dernier pays du monde à être divisé, ce qui est, pour nous, une source permanente d'inquiétude et de honte. J'espère que cette brève mise en perspective historique de mes pièces aidera le lecteur à mieux en saisir les enjeux, et à les en apprécier d'autant.

Un pays aussi lointain que le ciel (1985)

Le point de départ de cette pièce est une émission de télévision qui a connu un énorme retentissement dans ces années-là, intitulée « À la recherche des familles séparées », et diffusée sur la KBS, la seule chaîne publique. Cette émission présentait une succession d'histoires, toutes plus émouvantes les unes que les autres, de familles que la guerre de Corée et ses horreurs avaient séparées et dispersées, et dont chaque membre ignorait tout du destin des autres, si même ils étaient morts ou bien encore en vie. Cette émission avait pour but d'offrir l'occasion de pouvoir retrouver qui l'on avait perdu, en se présentant en direct sur le plateau. C'est ainsi que l'on a pu assister à d'incroyables séries de retrouvailles, entre parents et enfants, maris et femmes, frères et sœurs, et jusqu'aux plus lointains degrés possibles de parentés... Le tout après des séparations de plus de quarante ans, pendant lesquels chacun avait reconstruit sa vie de son côté. Cette émission a provoqué une véritable onde de choc émotionnelle, non seulement en Corée, bien sûr, mais même à l'étranger. Tous ceux qui étaient concernés ont ainsi passé des nuits blanches entières, en particulier l'ensemble des téléspectateurs, et ils ont pu partager leur peine et leur *han*, ce profond sentiment de souffrance tragique. Je tiens pourtant à préciser que les personnages que j'ai mis en scène sont totalement fictifs : l'auteur est ici seul responsable des péripéties qu'il a inventées. Cette pièce raconte l'histoire d'un couple que la guerre sépare alors qu'ils ont vingt ans, et quarante ans plus tard, ce sont deux sexagénaires usés qui se retrouveront face à face... Après quarante années, leurs douloureux souvenirs pourront-ils se métamorphoser

en doux bonheur des retrouvailles ? Mais ces retrouvailles ne seront-elles pas au contraire un cruel rappel aux dures lois de la réalité...

Le Train pour Séoul (1995)

C'est l'histoire d'un homme de peu qui a décidé de se battre contre un énorme train en marche, dans une petite gare de province : c'est un récit allégorique. Depuis le début des années 60, la Corée a souffert plus de trente années de dictature militaire, et n'a cessé de se battre pour la démocratie et le respect des droits de l'homme. En particulier, la grande manifestation pour la démocratie, qui a eu lieu à Kwangju en 1980, fut le cadre d'une répression si sanglante qu'elle se transforma en véritable massacre, même si des événements à ce point odieux ont frappé de stupeur l'opinion mondiale et provoqué de nombreuses protestations de la part des élites éclairées. Quelle peut donc être la nature de cette violence totalitaire, capable de surgir n'importe quand n'importe où dans le monde, et quel espoir a-t-on de la voir un jour disparaître ?

Le Souffle des siècles (1999)

En général, l'histoire s'écrit du côté des vainqueurs : qui se met du côté des dominateurs y sera nommé loyal, qui s'y opposera sera nommé félon. Voilà pourquoi l'histoire écrit la fière légende des triomphateurs dans le même geste que la légende noire des perdants humiliés. Cette pièce est tirée de l'histoire vraie de la défaite de Kyònhwòn, roi d'Hu Pækche, face à Wang Kòn, roi de Koryò, dit le Fondateur, qui a réuni la péninsule pour en faire un vaste royaume qui a duré à peu près cinq cents ans, jusqu'aux alentours du X^e siècle de notre ère. Cette pièce traite de la question de l'hypocrisie, de la déformation de la vérité, et de la manière dont des lettrés inféodés au pouvoir se livrent à des détournements de sens pour complaire à leurs maîtres.

L'auteur s'est très librement inspiré des sources historiques pour

composer sa pièce. Je voudrais citer ici les propos tenus, à l'occasion de la première représentation, par le metteur en scène Chae Yun-Il : « La nouvelle pièce de Roh Kyeong-Shik, *Le souffle des siècles*, se propose de remettre en cause les versions officielles de l'Histoire, et de l'aborder sous un autre angle, plus imaginaire, plus personnel, ce qui lui confère un grand charme. On sait bien que l'Histoire ne se raconte pas avec des "si...", mais grâce à l'ingéniosité de l'auteur, elle se trouve réinventée sans jamais rien perdre de ce bonheur propre aux grands récits historiques. »

Pour finir, je tiens à remercier la Fondation Dæsan de m'avoir accordé sa confiance et d'avoir ainsi soutenu mes œuvres. Je remercie également ma traductrice Han Yumi, et son cotraducteur Hervé Péjaudier, qui ont bien voulu se donner la peine de traduire mes modestes pièces. Depuis ma lointaine terre de Corée, je m'incline aussi pour saluer les éditeurs qui ont accepté d'accueillir mes textes, et de leur donner vie en France.

Roh Kyeong-Shik, 2003.

L'auteur

Né en 1938 à Namwòn dans la province du Chòlla du Nord, Roh Kyeong-Shik fait des études d'économie à l'Université Kyònggi et commence sa carrière d'écrivain en gagnant un concours organisé par le Journal de Séoul en 1965 avec sa pièce de théâtre L'Oiseau migrateur. Depuis il a écrit une trentaine de pièces de théâtre, et a remporté de nombreux prix, entre autres le Prix du théâtre coréen (1983), le Prix Pæksang trois années de suite en section théâtre, le Grand Prix du festival de théâtre de Séoul (1985), le Prix du Théâtre Dong-A (1989), le Prix de la fondation Dæsan section théâtre, (1999), le Prix culturel Hængwòn, section littérature (2000), ainsi que le Prix de théâtre Yu Ch'ijin (2003).

Postface

SOUS LE SOUFFLE DES SIÈCLES

Le binôme de Newton est aussi beau que la Vénus de Milo.

Le problème c'est que peu de gens s'en aperçoivent.

ô-ô-ô-ô - ô-ô-ô-ô ô-ô-ô-ô - ô-ô-ô-ô-ô-ô-ô-ô-ô-ô-ô-ô-ô-ô-ô-ô

Le vent, au dehors, Fernando Pessoa.

Nous autres, traducteurs, nous nous glisserions dans cette postface avec la discrétion pataude des storiographes du *Souffle des siècles*. Une faible lumière tombe dans un coin du livre, et ce que nous allons dire ici n'a ni plus ni moins d'importance que ce qu'en auront gesticulé nos storiographes durant cette pièce, à la fois inutile — la pièce a toujours déjà été jouée sans eux —, et imparable : après tout, c'est eux qui en auront écrit le texte, à leur corps défendant, et c'est nous qui l'inscrivons dans la langue française, pour en témoigner devant les générations futures (comme ils diraient).

Nos storiographes s'enfoncent comme un coin entre les scènes qui se succèdent, pour en extraire le suc, c'est-à-dire lui donner sens par l'écriture, et le débarrasser de toute scorie. Ils ont vu, ils ont entendu, ils doivent dire. Mais quoi ? Où sont les scories, où sont les scolies ? Avec une bonne volonté désarmante (mais à la fin, pas assez, comme on l'aura vu), ils tentent de trier le bon grain de l'ivraie, ou de l'ivresse, de celle qui pousse au délire d'interprétation. D'emblée, le texte nous y confronte. La chanson de l'enfant de Wansan est-elle un présage apocalyptique, ou une simple ritournelle ? Nos storiographes s'y mélangeront les pinceaux, l'inscrivant en scène 1, pour arracher la page (sacrilège !) dès la scène suivante. Ritournelle ou apocalypse, (scènes 1 et 2), ordre divin ou

ordre humain (scène 4), il n'est pas indifférent que ces problématiques soient posées d'entrée de jeu, et non résolues, ouvrant tout l'espace historique comme un lieu d'interrogation tourbillonnant. Ils ont vu, ils vont rédiger, mais quoi ? Si l'on voulait tirer Roh Kyeong-Shik du côté de notre modernité, nous dirions « mal vu, mal dit », en référence au vieux Beckett. Et il y a de cela. Il avait un masque, ou pas ? Il était là ? C'était lui, mais qui était-ce ? À la fin, le survivant provisoire rédige une version que nous savons tous si falsifiée que, ma foi, elle pourrait aussi bien être vraie. Lui, d'ailleurs, en semble convaincu, avant de se faire trucher. Comme quoi.

Lande pour lande, nous aurions aussi vite fait de plonger de Beckett sur Shakespeare. Il y a chez Kyònhwòn du roi Lear, et surtout sur la fin, cette folie dans la tempête, ce baroquisme échevelé. Oui, la vie est un songe, nous ne sommes que des ombres errantes que le souffle des siècles emporte. Si tout cela semble « mal vu, mal dit », c'est qu'il existe un vrai problème à mesurer l'époque, et à l'inscrire. Le baroque est une étiquette un peu floue, mais qu'on retrouve généralement accolée à des périodes où l'on sent vaciller les conquérantes certitudes. Ce baroque, dont Calderòn autant que Shakespeare serait pour nous l'emblématique figure, on en retrouve ici toutes les traces. Le doute porte sans cesse sur la réalité, non seulement de ce que nous voyons, mais de ce que nous avons vu et entendu : nous croyons en nos sens, mais en quel sens ? Tout se passe comme l'évasion de Kyònhwòn (scène 7) : en un tournemain, un coup tu me vois, un coup tu ne me vois plus. Ou comme au final de la bataille des monts P'algong (scène 5) : un cadavre du roi Wang Kòn, deux cadavres, sept cadavres, pas de cadavre, c'est magique. Et bien sûr le cadavre absent jouera en miroir le tour de passe-passe (scène 10), l'absence de Kyònhwòn étant plus vraie que sa présence indésirable, le tout provoquant au bout du compte l'absence réelle dudit Kyònhwòn, parti avec pour seul viatique sa concubine explorée, et la certitude que l'histoire ne lui rendra jamais compte de sa vérité. Assez bien vu, pour le coup. Sauf que le souffle des siècles est imprévisible, et que Roh Kyeong-Shik, à sa façon, lui a élevé une stèle quelque part en plein vent, au carrefour de l'histoire de la Corée, et que le souffle mystérieux des échanges

éditoriaux a apporté ce texte jusqu'en des rivages dont il n'imaginait pas qu'on pût, de fait, s'émouvoir sur son sort plus de mille ans plus tard.

C'est qu'il s'agit bien d'une pièce historique. C'est-à-dire d'une pièce qui nous parle du présent : du présent de celui qui l'écrit, au moment où il l'écrit. La question que nous nous posons, nous autres traducteurs de cette pièce en français, est d'abord simple : que va comprendre le lecteur à ces luttes des Trois Royaumes entre 927 et 936 de notre ère dans la péninsule qui deviendra la Corée ? Avant de répondre, la question s'est déjà dédoublée : et un lecteur coréen, il connaît vraiment tout ça par cœur ? Et un lecteur-spectateur occidental, il suit *Richard II* ou *Les Burgraves* sans problème ? La réponse est deux fois non, bien sûr. Mais à chaque fois, cette manière de plonger au plus près d'événements qui paraissent lointains a pour fonction poétique première de faire revivre notre présent. C'est le statut de l'œuvre d'art. Dans la pièce de Roh, tout est vrai, ou au moins avéré, ou au moins vraisemblable. Mais faire revivre cette mémoire enfouie, c'est mettre en jeu pour Roh une interrogation cruciale pour la Corée d'aujourd'hui, celle de la réunification de la péninsule. Et le choix de cet épisode précis n'est pas indifférent. Il permet d'interroger une mythologie coréenne toujours actuelle, celle de l'unité de la mère patrie.

La Corée d'aujourd'hui est toujours capable de séquencer une histoire mythique de son unité qui débiterait vers la fin du VII^e siècle (Unification des Trois Royaumes sous la domination de Silla) et s'achèverait en 1945, avec la chute de la colonisation japonaise. Ample souffle des siècles : nous dépassons largement le millénaire — (le titre original parle d'un vent « de mille années », hyperbole lexicalisée classique pour désigner la longue durée). Roh va décaler l'enjeu, en se situant un peu plus tard, entre 927 et 936 de notre ère. Au moment où il s'agit de réunifier la « Corée » (qui n'est pas la Corée). De réunifier. C'est là sans doute que tout s'éclaircit, dans cette nostalgie des origines perdues, de la naissance volée. D'où ce besoin de se réidentifier : Koryò, c'est un hommage à l'ancien Koguryò, un « nom de Koguryò » resserré, concentré, et Hu Pækche, c'est l'ancien Pækche « ressuscité », rénové. Quant à Silla, il n'a pas changé de nom, écrasé par le poids du rêve qu'il

aura représenté, et va sombrer sous nos yeux. Une dynastie qui avait duré mille ans. Mais les mille ans en question, Roh les décale et nous les donne à voir, et à entendre : si nos braves storiographes écrivent en plein x^e siècle pour dans mille ans, c'est bien qu'ils écrivent pour le xx^e siècle, à bon entendeur salut.

Ce flottement sur les dates, il est pour nous l'effet que le souffle des siècles produit sur l'histoire, un tremblement du présent. Vous avez lu la pièce (ceci est une postface), vous avez senti tous ces jeux de symétrie, ces figures dédoublées, absentes, ces échos, ces retours... Les storiographes auront tenté d'accomplir leur mission selon les conseils avisés de leurs rois (scènes 2, 3, 4), ils auront tenté de donner des conseils avisés à leurs rois (scènes 2, 3, 7), le tout en pure perte, on ne suit pas leurs avis, on dénature leur œuvre, et on les élimine. Et pourtant un autre flottement temporel nous alerte : à plusieurs reprises, ils sont en avance sur la scène, ils anticipent sur sa fin, ils connaissent déjà l'histoire : Wang Kôn aura eu en tout vingt-neuf femmes (scène 11), ou bien ils relisent tranquillement leurs propres Annales concernant une bataille en *flash-back* au beau milieu de laquelle ils sont installés. Cette position, au fond, n'est-elle pas celle de Roh, celle du poète, dont ils seraient à la fois le masque et le dédoublement ? Car au fond, ne s'agit-il pas de dire l'échec d'une certaine manière d'écrire l'histoire, tiraillée entre une pureté de principe et des impératifs politiques qui triomphent sans trembler ? Et le récit de cette faillite ne jette-t-il pas le doute sur tous les grands récits destinés à franchir les millénaires ? C'est là que le poète prend le relais. Il redonne voix à ceux à qui on l'a confisquée. La scène finale est emblématique de cette remise en lumière des vaincus, et de leur parole mineure, exclue du fracas des grands discours victorieux. Kyônhwôn le fou, dont on va falsifier la figure, les storiographes trop naïfs, dont un va mourir de refuser la fraude, et l'autre aussi, de l'accepter. À la fin de la pièce, si l'on se demande : que reste-t-il, après mille ans, de cette histoire, sinon le discours officiel ?, on peut répondre qu'il reste, au moins en ce qui nous concerne, la pièce de Roh Kyeong-Shik, qui pose la question, la question de l'Histoire, aujourd'hui, en Corée.

Et puis du coup, ici, en France. Où nous sommes là, deux traducteurs, dans un coin du livre, sous la petite lumière de la postface, à

pérorer. À se poser des questions de traducteurs, des questions sur la recevabilité d'une pièce comme ça. Est-ce qu'on peut aider un peu le lecteur ? Est-ce qu'on doit ? Une telle pluie de noms propres, de lieux, de trahisons, comment s'y retrouver ? Et dans Shakespeare, tu t'y retrouves ? Et Dante, sans les notes, tu fais quoi ?

— Eh bien, je le lis !

— C'est ça, change de forme, tant que tu y es, passe au dialogue !

TRADUCTEUR 1 : Et pourquoi pas ? Relis notre exergue : avec ou sans notes, une œuvre poétique est toujours cette hésitation irrésolue entre le binôme de Newton et la Vénus de Milo. Un binôme sculptural, une Vénus mathématique, il faut apprendre à lire les deux ensemble. Les storiographes meurent de ne pas savoir résoudre cette disjonction, et pourtant, on leur a tendu la perche d'entrée : tout était dans la chanson de l'orphelin de Wansan. Eux, ils ont voulu chercher des pères, ça les a perdus.

TRADUCTEUR 2 : Kyònhwòn a sans doute l'intuition de ça, à la fin, quand c'est trop tard. Il a déjà glissé hors de l'histoire, il erre dans les grands fonds, et pourtant il triomphe à sa manière, il n'est plus le père bafoué, il devient le fils du lombric, emportant la vérité dans sa tombe.

TRADUCTEUR 1 : Dans notre exergue, ce qui compte le plus, ne serait-ce pas le vent qui souffle, et qui emporte tout ?

TRADUCTEUR 2 : À moins que ce ne soit le nom de Pessoa, le roi des hétéronymes, des doubles, des masques, des déguisements...

TRADUCTEUR 1 : Et de cette *saudade* portugaise que l'on dit si proche du *han* coréen...

TRADUCTEUR 2 : À ce propos, traducteur 1, vous n'avez pas peur que le lecteur français ne soit un peu perdu dans ces histoires dynastiques ?

TRADUCTEUR 1 : On s'en fout ! On veut du *han* ! Du double ! Du trouble ! Des rois masqués d'or, jamais les mêmes, jamais les vrais, des rois qui font des orgies dans des temples, des fêtes royales qui tournent à l'horreur et qui recommencent, des gendres croisés, des fils révoltés, des mariages à tout va, des conseils jamais suivis mais suivis à la fin, des armées en déroute et des empires conquis, des subterfuges, des ruses, des mensonges : la vérité ! Que voulez-vous de plus ?

TRADUCTEUR 2 : On s'était dit, que peut-être, des notes...

TRADUCTEUR 1 : Des notes, hé hé hé...

TRADUCTEUR 2 : Tiens, voilà, justement, hò hò hò ! Déjà, on a laissé volontairement toutes ces interjections bizarres, les hé hé, hò hò, ha ha, qui peuvent prendre n'importe quelle signification selon le contexte ! Ha ha ha !

TRADUCTEUR 1 : Toujours la même idée, hò hò, laisser glisser le trouble !

TRADUCTEUR 2 : Hé hé ! Et comment on fait, pour les lire ?

TRADUCTEUR 1 : Hhuuuuu, on se laisse porter par le souffle des siècles... Hmm... Une petite musique coréenne en contrebande dans le français...

TRADUCTEUR 2 : Vous ne croyez tout de même pas qu'on devrait à nos lecteurs des notes historiques ?

TRADUCTEUR 1 : Pour nous, traduire l'Histoire, c'est respecter au signe près ce que l'auteur a fait. Après tout, si Roh Kyeong-shik a choisi de faire une *dramatis personae* si peu informative, ce n'est pas à nous de l'améliorer.

TRADUCTEUR 2 : Bien sûr, mais peut-être que pour le lecteur coréen, c'est beaucoup plus clair ?

TRADUCTEUR 1 : Vous rêvez ? Alors continuez : et laissons rêver à son tour le lecteur français.

TRADUCTEUR 2 : Et si c'était un leurre, hé hé...

TRADUCTEUR 1 : Hò hò, un leurre ?

TRADUCTEUR 2 : Oui, une manière de lui faire croire qu'il y aurait une vérité historique cachée qui donnerait la clé de l'affaire. Auquel cas, tout serait raté. Enfoui dans le gouffre des siècles.

TRADUCTEUR 1 : On pourrait peut-être mettre des notes de bas de page ?

TRADUCTEUR 2 : Des notes de bas de page, au théâtre ! Et c'est le souffleur, qui les dira ? — vous voyez ça d'ici !

TRADUCTEUR 1 : Hé hé, non. C'est comme pour storiographe. Tout le monde va croire qu'on l'a inventé, ce mot.

TRADUCTEUR 2 : Et alors, il existe, non ? Attesté au XIII^e siècle, voir le *Grand Robert historique de la langue française* ! Y a pas que le sino-coréen, dans la vie, nous aussi on a des mots !

TRADUCTEUR 1 : On aurait pu dire historiographe ?

TRADUCTEUR 2 : Moins maniéré, mais carrément études grecques et classicisme, Racine et Voltaire, historiographes du roi. Je préfère le médiéval.

TRADUCTEUR 1 : Moi, j'aurai préféré « annaliste », puisqu'après tout ils tiennent les Annales du royaume.

TRADUCTEUR 2 : Vous voyez ça d'ici, annaliste Bobosse, annaliste Grandguibolle, on se croirait à un congrès de la cause freudienne !

TRADUCTEUR 1 : Hmm... avec toutes ces histoires de pères, de fils, de masques...

TRADUCTEUR 2 : À ce propos, pour les notes, hé hé ?

TRADUCTEUR 1 : *Tt tt tt... (Il claque de la langue.)*

La lumière s'éteint progressivement, on entend au loin les rumeurs d'un théâtre en répétition, une troupe travaille au milieu du brouhaha et des coups de marteaux, on devine des phrases, « tu crois qu'ils vont comprendre quelque chose », « comment ça se prononce déjà Sin Nünghwan », « Messieurs, en scène ! » « ... et les femmes ? » « Le souffle des siècles, scène 1, en place ! »

Noir.

Hervé Péjaudier et Han Yumi